

هر لسانده هر نوع آثار علميه و أدبيه
و اجتماعيه متشکراً قبول و درج
اولونور

سنه لك آبونه بدلی هریر ایچون (۱۲) فرانقدر

ژاپون ئەمپەریال کاغدی اوزەرینه
مطبوعەنک سنه لك آبونه سی
(۵۰) فرانقدر .

ایجتیهاد

آدرس : ADRESSE

IDJTIHAD
Roseraie, 2, Genève.

تلفون نومروسی : ۴۷۳۲

ژاپون کاغدی اوزەرینه مطبوع اولمایانلرک
نسخه سی (۱) فرانقدر .

برنجی سنه

آیده بر دفعه نشر اولونور ، سربست ، مجموعه عثمانیه واسلامیه در

Dans l'ouvrage de M. le Dr Adams, que nous avons cité plus haut, il y a une traduction d'une intéressante correspondance entre la communauté de Babi en Amérique et le bureau principal de la secte à Acre, de laquelle il ressort que les relations avec le Nouveau Monde influent rapidement sur la secte, de manière à changer la forme dangereuse du fanatisme en une renaissance religieuse comparativement inoffensive, laquelle, détachée du mysticisme, a pris place dans les Etats. Un de ces correspondants assure sincèrement au Gouvernement Turc que « les intentions de Notre Dieu et de Ses serviteurs ne sont que religieuses et n'ont aucune relation avec la politique ». Mais dans un autre document le même écrivain appelle son maître « Celui dans les mains duquel le royaume est mis et les rênes du gouvernement placées et pour cette raison, qui désobéit à ses ordres, désobéit aux ordres de Dieu », les autorités turques peuvent être excusables de s'être mépris sur leurs intentions.

Cet écrivain et d'autres, en y comprenant celle qui fait autorité de Lord Curzon, acceptent la déclaration des Babis de leur nombre, qui selon eux ne comprend que la huitième partie de la population de la Perse. Ces estimations doivent être acceptées avec réserve, et il paraît improbable que le mouvement gagne du terrain pour le moment, même s'il n'est pas dérangé par quelque chose de plus nouveau. De même les systèmes orientaux lesquels sont principalement mystiques au fond; bien qu'attirant plus d'esprits qu'en Europe, possèdent rarement un pouvoir intéressant, beaucoup de personnes dont l'approbation ait quelque importance, ils ressemblent aux riches aliments que les palais blasés rejettent pour en prendre de plus simples mais plus nutritifs. Les nouveaux systèmes qui naissent dans l'Islamisme sont comparés par Schweinfurth dans une brillante relation de voyage⁽¹⁾ à une onde qui ranime occasionnellement le désert mais sans produire aucune modification

dans la composition du sol. Il n'y a pas trace d'un mouvement dans l'Islamisme qui, surgi dans le dix-neuvième siècle, n'ait pas son correspondant dans le passé historique du monde musulman; ces mouvements ont, selon les circonstances, atteint une plus ou moins grande extension, fait couler beaucoup de sang ou causé quelques assassinats et furent durement réprimés ou s'éteignirent d'eux-mêmes. Leur résultat le plus important a été la production de monuments dignes d'intérêt; les mouvements du dix-neuvième siècle n'ont même pas pu parvenir à cela.

(A suivre)



RÉPONSE DE M. R.-G. CORBET

Les principales circonstances auxquelles tient la décadence du monde musulman sont, à mon avis, l'abandon de sa religion primitive et l'adoption d'une foule de croyances et d'usages contraires à l'esprit du Koran: il s'en suit que le remède est le retour à l'Islam d'autrefois, comme je l'ai déjà dit dans une monographie faisant partie de la collection The British Empire Series (Trüner, Londres, 1902).

Le vrai Islam aime la lumière et hait l'ignorance. Voici quelques-unes des maximes de Mahomet, au sujet du savoir, dont il faisait sans cesse les éloges: « Dieu favorisera dans la vie future celui qui favorise la science et les savants... Celui qui acquiert l'instruction fait un acte de piété, celui qui en parle loue le Seigneur, celui qui la recherche adore Dieu, celui qui la communique sacrifie... L'instruction est notre amie dans le désert, notre camarade lorsque les autres nous abandonnent, notre ornement au milieu des amis, notre armure contre les ennemis... L'encre du savant est plus saint que le sang du martyr... Mieux

(1) « The heart of Africa », II, 434.

vaut écouter les paroles des savants et répandre les leçons de la science qu'accomplir des pratiques religieuses... Celui qui honore les savants m'honorent. »

Les continuateurs de son œuvre envisageaient de la même façon les connaissances, et firent par conséquent de l'Islam le protecteur des lumières et l'ami du progrès, à un tel point que, comme le témoigne M. Bosworth Smith, « pendant cinq siècles, tandis que l'Europe se trouvait au point culminant de ses ténèbres, les Arabes présentèrent le flambeau de la science aux yeux de l'humanité. Ce sont les Arabes », ajoute cet auteur chrétien, « qui évoquèrent alors les Muses de leur ancien séjour, qui recueillirent et traduisirent les œuvres des maîtres grecs, qui comprenaient la géométrie d'Apollonius et maniaient les armes logiques affilées par Aristote. Ce sont les Arabes qui développèrent les sciences de l'agriculture et de l'astronomie, et créèrent celles de l'algèbre et de la chimie; qui ornèrent leurs villes de collèges et de bibliothèques ainsi que de mosquées et de palais; qui donnèrent à l'Europe l'école de philosophie de Cordoue et l'école de médecine de Salerne. » D'autre part Sir Richard Burton, observateur plus porté à critiquer qu'à louer, rend éloquemment justice à « la vraie noblesse d'esprit du musulman au Moyen âge, et (à) la pureté de sa vie depuis le berceau jusqu'à la tombe. »¹ Le moteur principal de ces premiers disciples de l'Islam, si grands au point de vue moral et intellectuel, était leur religion, comprise comme elle doit l'être. C'est parce que l'idée en a été faussée qu'elle ne produit plus les mêmes effets.

« La plus grande partie de ce que les musulmans croient et pratiquent aujourd'hui ne se trouve nullement dans le Koran », dit un auteur cité par Syed Ameer Ali; et le juge éminent, dont l'autorité est reconnue par l'Inde entière, nous apprend à son tour que « la stagnation des communautés musulmanes dépend de l'idée presque universelle que le

droit de penser a cessé du temps des premiers légistes, que c'est un crime de se servir de ses facultés intellectuelles, et que pour être orthodoxe... il faut abandonner absolument son propre avis, s'en tenant aux interprétations de ceux qui vivaient au neuvième siècle, et ne pouvaient aucunement concevoir les besoins du dix-neuvième. » D'ailleurs cette suffocation de la propre raison n'a pas seulement lieu en faveur des anciens docteurs, auxquels, pourvu que le choix du mentor se fit avec un peu de discernement et que l'on tint compte de la « diversité du milieu, on pourrait encore emprunter des conseils utiles.

Le Koran ne ressemble pas aux systèmes qui exigent l'impossible, et deviennent par le fait de l'utopie dès qu'on essaie de les mettre en pratique: il a toujours égard aux conditions actuelles, se bornant à demander ce que les circonstances comportent. Ce caractère raisonnable distingue aussi les canons de son interprétation. « Lorsque Muaz fut nommé gouverneur du Yemen, le Prophète lui demanda quelle règle il suivrait dans le régime de la province. — Celle du Koran, répondit-il. — Mais si vous n'y trouviez rien qui convienne au cas? — Je me tiendrai à l'exemple du Prophète. — Mais s'il est également inapplicable? — Je prendrai mon bon sens comme guide. — Le Prophète loua hautement cette réponse et conseilla les autres à imiter Muaz. » L'Islam, en somme, est la religion par excellence du sens commun: il faut donc bien qu'il en reste quelque peu même parmi ses rabbins.

Malheureusement ce n'est pas même à eux que la plupart s'adresse, jurant « in verba magistri », mais à des contemporains; et, au moins dans les Indes, ces *alim sahib*¹ sont souvent tout aussi ignorants que leurs sectateurs. Ils forment une espèce de classe sacerdotale, dont la vénération entraîne celle du Djilani² — personnage qui joue en certains endroits un rôle au moins aussi impor-

(۱) عالم صاحب

(۲) محي الدين عبدالقادر الجيلاني القادري.

(1) Voir la note à la fin.

tant que celui de Mahomet — et d'autres saints¹, les pèlerinages à leurs tombeaux, etc.; et, si l'on ajoute à tout ceci les poupées dressées sur un autel par quelque chiïte pendant l'a'choura², on se trouve en plein catholicisme. C'est sans doute très dévot, mais, comme les chinoiseries des fakirs, ce n'est pas l'Islam, dont la cause est fort compromise, de l'autre côté, par son identification avec celles de certains régimes rétrogrades.

Lorsque le monde musulman se débarrassera des excroissances hétérodoxes, cessera de singer les défauts de ses voisins, et retournera à la simplicité propre à sa foi, il y aura lieu à espérer qu'il deviendra digne des grands hommes de son passé, et prouvera encore une fois, comme il l'a prouvé jadis et comme le Japon est en train de le prouver à l'instant même, que les idées soutenues par l'Occident ne sont pas la seule cause imaginable des lumières, du progrès et de la réussite ici-bas.

Un mot au sujet du « fatalisme » des musulmans. S'il était vrai, comme on le répète si souvent, qu'ils lui doivent leur décadence, n'aurait-il pas dû produire le même effet du temps dont parlent M. Bosworth Smith et Sir Richard Burton? Mais examinons un peu mieux la question. La Providence ne laisserait presque rien à faire à l'homme si, comme du temps de la manne qui pleuvait sur les Israélites, elle se chargeait de lui fournir directement tout ce dont il a besoin: La promesse d'une intervention pareille pourrait donc bien engendrer la paresse et l'insouciance. En effet, pourquoi semer, moissonner ou mettre en grenier, si les oiseaux du ciel, beaucoup moins importants que le genre humain, reçoivent leur nourriture sans cela? Pourquoi fatiguer ou filer, puisque les lis du champ, vêtus avec plus de richesse que Salomon dans toute sa gloire, ne font ni l'un ni l'autre? Pourquoi comme les païens, songer à ce qu'il faut manger, voir et porter, au lieu de confier ces besoins à la sollicitude de

l'Etre suprême, qui en connaît l'existence? Pourquoi penser au lendemain, si le lendemain pensera à soi? Pourquoi ne pas faire de la recherche du spirituel la besogne principale, puisque le temporel le suivra sans qu'on s'en occupe? Pourquoi craindre la mort, si un moineau ne peut pas tomber, et d'autant moins un cheveu humain être touché, sans la permission divine?

Les doctrines dont voici le résumé pourraient évidemment servir pour la justification du fatalisme inerte; et si on les trouvait dans l'Islam, elles appuieraient puissamment la thèse de ses accusations. Par malheur l'ironie du sort a voulu que ces enseignements, comme d'autres tout aussi catégoriques sur la prédestination, soient ceux du Nouveau Testament, non pas ceux du Koran: ce dernier, tout en proclamant la part de Dieu dans l'alimentation de l'homme, ne tient point l'individu quitte de contribuer la sienne. Il serait donc plus juste, supposé qu'il faille attacher le fatalisme à une religion quelconque, de l'attribuer à la chrétienne qu'à la musulmane.

Mais il doit vraisemblablement beaucoup plus au climat, à la race et à d'autres circonstances pareilles qu'au culte. Celui-ci n'est pas le même, par exemple, chez le Russe et le Turc, et si le « Nitchevo! » de l'un vaut bien le « Bakallum! » de l'autre, c'est probablement parce que les dynasties moscovite et ottomane leur ont créé des conditions qui se ressemblent. Le pays encore renommé pour son « dolce far niente », d'autre part, est celui d'où vient la phrase « dulce est desipere in loco », et où le poète, aussi loin d'être inspiré par le Christianisme que par l'Islam, se félicitait que Jupiter « nobis haec otia fecit »; l'indolence inhérente, pour ainsi dire, au sol a survécu l'irruption des barbares, et l'a emporté sur la vigueur dont ils l'avaient rempli. Et cette indolence, qui met tout ce qui arrive sur le dos du « destino », prend souvent l'habit religieux d'un acquiescement fainéant au fait accompli, qu'elle aime à croire décrétée irrévocablement, de sorte qu'il n'exige aucun effort personnel. Ici la religion n'a pas enfanté

(١) اوليا

(٢) عشورة

la paresse: elle lui sert tout bonnement de prétexte.

Londres, le 4 mars 1905.

R.-G. CORBET.

Note.

Voici la description faite par le célèbre voyageur :

As a child he is devoted to his parents, fond of his comrades, and respectful to his "pastors and masters", even school masters. As a lad he prepares for manhood with a will, and this training occupies him throughout youth-tide: he is a gentleman in manners, without awkwardness, vulgar astonishment, or *mauvaise honte*. As a man he is high-spirited and energetic, ever ready to fight for his Sultan, his country, and, especially, his Faith: courteous and affable, rarely failing in temperance of mind and self-respect, self-control and self-command; hospitable to the stranger, attached to his fellow-citizens, submissive to superiors, and kindly to inferiors — if such classes exist: Eastern despotisms have arrived nearer the idea of equality and fraternity than any republic yet invented. As a friend he proves a model to the Damous and Pythiases: as a lover an example to Don Quijote, without the noble old caballero's touche of eccentricity. As a knight he is the mirror of chivalry, doing battle for the weak and debelling the strong, while ever "defending the honour of women". As a husband his patriarchal position causes him to be loved, and fondly loved, by more than one wife: as a father, affection for his children rules his life: he is domestic in the highest degree, and he finds few pleasures, beyond the bosom of his family. Lastly, his death is simple, pathetic and edifying as the life which led to it.

Considered in a higher phase, the mediaeval Moslem mind displays, like the ancient Egyptian, a most exalted moral idea, the deepest reverence for all things connected with his religion, and a sublime conception of the Unity and Omnipotence of the Deity. Note-

worthy, too, is a proud resignation to the decrees of Fate and Fortune (*Kazá we Kadar*), of Destiny and Predestination... Hence his moderation in prosperity, his fortitude in adversity, his dignity, his perfect self-dominance, and, lastly, his lofty quietism which sounds the true heroic ring. This, again, is softened and tempered by a simple faith in the supremacy of Love over Fear, an unbounded humanity, and charity for the poor and helpless; an unconditional forgiveness of the direst injuries ("which in the note of the noble"); a generosity and liberality which at times seems impossible, and an enthusiasm for universal benevolence and beneficence which, exalting kindly deeds done to man above every form of holiness, constitute the root and base of Oriental, nay, of all, courtesy. And the whole is crowned by pure trust and natural confidence in the progress and perfectibility of human nature, which he exalts instead of degrading; this he holds to be the foundation stone of society, and, indeed, the very purpose of its existence. His Pessimism resembles far more the Optimism which the so-called Books of Moses borrow from the ancient Copt than the mournful and melancholy creed of the true Pessimist, as Solomon the Hebrew, the Indian Buddhist, and the esoteric European imitators of Buddhism. He cannot but sigh when contemplating the sin and sorrow, the pathos and bathos of the world; and feel the pity of it, with its shifts and changes lading in nothingness, its scanty happiness and its copious misery. But his melancholy is expressed in

"A voice divinely sweet, a voice no less
Divinely sad."

Nor does he mourn as they mourn who have no hope; he has an absolute conviction in future compensation; and meanwhile, his lively poetic impulse, the poetry of ideas, not of formal verse, and his radiant innate idealism breathe a soul into the merest matter of squalid work-a-day life and awaken the sweetest harmonies of Nature epitomised in Humanity.